

Amoros et Arnold.

Depuis quelque temps on s'occupe beaucoup d'Amoros et l'on s'efforce à lui rendre une justice que ses contemporains, dit-on, lui refusèrent. M. le D^r Jean Philippe vient d'ajouter un chapitre intéressant à la littérature amorosienne en cherchant à faire revivre moins la figure énergique et obstinée du colonel espagnol que celle des divers établissements qu'il créa à Paris.

Il est habituel de se représenter celui qui, à très juste titre, s'est intitulé sur sa tombe « fondateur de la gymnastique en France » comme un méconnu auquel manquèrent à la fois la bienveillance des autorités, celle de l'opinion et les ressources financières, qui n'eut d'ailleurs pas le temps de faire apprécier son œuvre et la vit détruire par de mesquines intrigues et des persécutions répétées.

Or ce tableau ne contient rien d'exact. Comme le rappelle fort opportunément le D^r Philippe « vingt ans durant, de son apparition à son déclin, la méthode amorosienne souleva tant d'enthousiasme et suscita tant de polémiques, provoqua tant d'éloges et d'ironies que l'écho en est resté partout ». Voilà pour l'opinion. Quant à l'argent, il semble que pas loin d'un million de francs ait été englouti en ces vingt ans. Les subventions furent nombreuses et plantureuses. En 1821 l'Etat donnait déjà 20.000 francs par an. En 1824 il en donnait 32.000. La hausse avait été rapide et pour l'époque ce sont là des sommes énormes. Amoros était pensionné personnellement en sorte que, tout compte fait, on peut dire qu'aucun système d'éducation physique ne se vit jamais en possession de ressources matérielles aussi considérables. La Société pour l'Instruction élémentaire qui groupait alors ce qu'il y avait de plus influent et de plus éclairé dans l'Université s'occupa dès le principe de propager l'œuvre d'Amoros et de seconder son effort. Les ministres, la famille royale, Louis XVIII lui-même donnèrent des marques répétées d'une bienveillance efficace. Et lorsque le maréchal Gouvion Saint Cyr, ministre de la guerre, concéda à Amoros l'énorme parc de Grenelle pour y installer un nouvel et plus vaste établissement, la vogue ne fit que croître. On put penser en vérité que la bataille engagée par l'opiniâtre espagnol était gagnée. Or dès 1824 les pouvoirs publics, trouvant la dépense sans doute hors de proportion avec le résultat atteint, marquèrent quelque hésitation dans leur bonne volonté. En 1832 la question fut portée à la tribune

de la Chambre des Députés et l'on dut constater qu'en face de partisans résolus, Amoros avait, des adversaires dont le nombre grandissait rapidement. Finalement sous quelque prétexte sans portée, le parc de Grenelle fut fermé en 1837 et — détail singulier — lorsque, deux ans après, en 1839 une commission fut formée pour réorganiser l'enseignement de la gymnastique dans l'armée on n'appela même pas Amoros à y siéger. Cabales, injustice, maladresse d'Amoros à la fois autoritaire et hableur, voilà les motifs mis en avant — par le D^r Philippe comme par ses devanciers — pour expliquer l'« évanouissement » de l'œuvre qui s'affaissa sur le sol comme un ballon dont le gaz a fui.

Or il y a un élément dont on ne parle jamais et qui pourtant, en cette affaire, est l'élément essentiel. Et les élèves? Où allèrent-ils?... Qu'ils aient été nombreux et enthousiastes, tous les témoignages concordent à nous les représenter comme tels. Il y en eut dans tous les milieux car les enfants de l'Enseignement mutuel se rencontraient aux gymnases avec ceux des Ecoles Chrétiennes et le duc d'Orléans lui-même y envoyait ses fils. Or le duc d'Orléans est maintenant roi. Il a pris, sous le nom de Louis Philippe, la place de son cousin Charles X et, devenus princes royaux, les anciens élèves d'Amoros sont tout puissants pour protéger l'œuvre à défaut de l'homme.... Ni eux pourtant ni la foule qui semblait conquise ne prennent la moindre initiative. Il est très évident que le contact de toute cette jeunesse avec la méthode amorosienne n'a été qu'une question de vogue, n'a créé aucun besoin, n'a rien fondé de durable. Des footballeurs vont-ils renoncer au football parce que leur club est dissous?... Nenni. Ils entreront dans un autre. Au besoin ils formeront un nouveau groupe ou joueront entre eux sur un terrain de rencontre. Encore s'agit-il d'un jeu solidaire. Les exercices d'Amoros étaient bien plus faciles à reconstituer. Souvent on aurait pu les continuer chez soi. Mais dès qu'a cessé l'espèce d'envoûtement à l'aide duquel le maître faisait passer en ses élèves sa propre conviction et sa propre volonté, tout s'est évanoui sans presque laisser de traces.

Au moment où périssait ainsi l'œuvre éphémère d'Amoros, un simple clergyman prenait la direction d'un célèbre collège anglais, Thomas Arnold devenait Headmaster de Rugby. Celui-là n'avait d'aide à attendre de personne pour la réforme pédagogique qu'il osait entreprendre. Le temps même allait lui être mesuré puisqu'une mort prématurée devait l'arracher de son poste quatorze années plus tard. Les autorités ne s'intéressaient pas à cette réforme. La plupart de ses collègues n'y voyaient qu'inutiles et dangereuses innovations. Aucune subvention spéciale ne lui serait réservée, aucune presse

autorisée n'apporterait à ses idées le renfort d'une utile publicité. Il était tout seul en face de la bâtisse à élever.

Or soixante-dix années ont passé et l'œuvre d'Arnold emplit le monde. Après avoir transformé l'Angleterre, elle a été la pierre angulaire de l'empire britannique. Puis son principe s'est répandu dans les autres pays et elle a commencé de féconder la pédagogie universelle. Tout cela s'est fait consciemment ou inconsciemment. La traînée lumineuse n'est pas moins visible, qu'on prononce avec gratitude ou qu'on taise par ignorance le nom du grand anglais qui fut au centre du XIX^{me} siècle, un bienfaiteur de l'humanité.

C'est qu'Arnold alla, ce dont nul ne s'était avisé avant lui, chercher dans le sport le moteur essentiel de l'éducation virile et que, le premier, il osa lui demander de préparer l'homme et le citoyen non seulement physiquement mais moralement et socialement, c'est qu'il se servit du sport comme du plus actif et du plus habile instrument de perfectionnement physiologique et psychologique tout à la fois dont on puisse disposer en vue du développement de l'adolescent.

Et cette simple découverte appliquée à la pédagogie moderne y a engendré des merveilles alors que périssait sans laisser la moindre trace le système puissamment épaulé d'Amoros. Tous ceux qui seraient tentés de reprendre à leur compte la tentative de ce dernier feront bien de méditer ce parallèle tracé par les faits. La culture physique, comme beaucoup de choses logiquement excellentes n'est pas durable en soi parce qu'elle ne satisfait que des aspirations artificielles suscitées et entretenues par la mode. Le temps passe, l'engouement cesse, l'individu incité à cultiver son corps nu nom de la beauté, de la santé ou du patriotisme délaisse les exercices qui l'avaient un moment séduit grâce à des prédications ardentes ou à la pression des circonstances. L'utilitarisme appuyé sur l'intérêt personnel a sans doute plus de motifs de durée mais à condition que l'idée sportive, les formes et les habitudes sportives imprègnent les exercices que l'on préconise en son nom. Les exercices utilitaires sont du reste bien plus proches du sport que la pale « callisthenie ». Encore convient-il qu'ils s'en réclament franchement.

De la comparaison dont nous venons d'esquisser les traits principaux entre les œuvres de ces deux hommes si dissemblables, Amoros et Arnold, découle cette certitude fondamentale que rien de solide ni de durable ne peut être constitué en éducation physique sans la collaboration des sports.

